

LA CARTOGRAPHIE ANCIENNE AU JAPON : HYBRIDATION DES SAVOIRS, JEUX D'IMAGE, MÉTAGÉOGRAPHIE

Philippe PELLETIER

Université Lyon 2 – UMR 5600 Environnement, Ville, Société

La cartographie : pourquoi elle, pourquoi le Japon et pourquoi le choix d'une période qui s'étend – en gros – de 1585 à 1785 ?

La réponse à la première question est la plus simple puisque la cartographie participe de l'art graphique et de la culture visuelle. Dépassons toutefois la traditionnelle dichotomie posée par l'un des grands historiens de la cartographie, George Kish, géographe américain qui a d'ailleurs beaucoup étudié le cas japonais, entre « carte-image » et « carte-instrument » pour poser que, à l'instar de l'idéal-type wébérien, chaque carte se situe quelque part entre les deux pôles.

Elle produit de l'espace grâce au principe de l'analogie visant à (re) présenter les objets selon les mêmes dispositions, rapports et dimensions par lesquels ils sont perçus dans la réalité ou bien franchement imaginés. Sa réalisation nécessite que son auteur (« auteur » car, historiquement, il s'agit en quasi-totalité d'hommes) maîtrise le chiffre (le rapport métrique ou l'échelle, l'astronomie, la mise en plan d'une surface terrestre dominée par la rotundité...) et le dessin (le trait, la couleur, les critères esthétiques...). De fait, historiquement, les géographes furent – jusqu'au milieu du XIX^e siècle – également des astronomes et mathématiciens ou, à tout le moins, des savants ayant des connaissances solides dans ces domaines.

Le Japon des XVII^e et XVIII^e siècles n'échappe pas à la règle qui permet d'amorcer la réponse aux deuxième et troisième questions, sous une double spécificité toutefois. Les nouveaux savoirs ou des nouvelles techniques sont en effet, d'une part, apportées par les Européens à partir du « long seizième siècle », soit directement par eux-mêmes, soit indirectement par les Chinois, via une tradition plus ou moins renouvelée et par ceux qu'on peut appeler les savants sino-jésuites qui vivent en Chine (Ricci, Aleni, Verbiest...). Leur apprentissage s'est d'autre part effectué dans un cadre géopolitique original fait d'ouvertures et de replis.

Diffusion des savoirs géographique au sein des ouvertures et replis géopolitiques

La période de deux siècles allant de 1585 à 1785 se caractérise d'abord par une introduction massive de connaissances géographiques dans le contexte d'une évangélisation chrétienne faite par des missionnaires jouant la carte de la séduction scientifique singulièrement dans le domaine cartographique et astronomique qui constitue l'un de leurs rares points forts par rapport à la civilisation sinisée qui leur est largement supérieure dans de nombreux domaines. Toutes les pièces cartographiques de cette époque ne sont toutefois pas disponibles puisque certaines ont disparu, ce qui rend parfois difficile leur « traçabilité »²⁸².

La diffusion de ces connaissances est multiple. Elle se fait souvent au compte-goutte, mais son flux ne s'est jamais tari, même après l'interdiction du christianisme (1614) puis celle des livres étrangers (1630). L'édit de Kan'ei (1630) frappe « l'importation et la circulation de trente-deux ouvrages de Matteo Ricci et d'autres Européens », ainsi que les livres qui propagent le christianisme (SAKANISHI 1937 : 291). Un mot suffit parfois pour faire condamner un ouvrage : non seulement « catholique », Jésus » ou même « Ricci », mais aussi « Occident » et « occidental » (BERNARD 1940 : 49-50). C'est dire la défiance du Japon envers l'Occident en général. Nous n'avons pas la liste de ces trente-deux ouvrages interdits, mais celle-ci a été reconstituée (*ibid* : 45-49). On y trouve le *Zhifang waiji (Notes de géographie)* d'Aleni (1623/26), qui contient une reproduction de la très importante mappemonde de Matteo Ricci (cf. infra).

Néanmoins, « il ne semble pas que l'édit de 1630 ait été persévéramment et rigoureusement appliqué » (*ibid* : 46). Un ouvrage en chinois rédigé par un Européen, décrivant l'astronomie de Ptolémée et les observations de Galilée par télescope, connaît ainsi des fortunes diverses. Il est ré-autorisé au Japon en 1639, soit à peine sept ans après la condamnation de Galilée à l'abjuration par le Saint-Office en 1632. Lorsqu'une directive restreint en 1668 les importations de publications étrangères à Dejima-Nagasaki en 1668,

²⁸² Outre le corpus bibliographique, qui sera évoqué infra à propos de tel ou tel document, et les consultations directes auprès du Département Cartes & Plans de la BNF, citons déjà comme ouvrages importants en japonais : Akioka 1955, Miyoshi 1999, Muroga 1983, Namba, Muroga et Unno 1969, Oda 1973, Unno 1999. Les renvois aux cartes privilégient les éditions récentes.

elle épargne significativement, et nommément, les mappemondes qui sont considérées comme « pratiques et utiles²⁸³. »

Les interdictions sont relâchées avec le shōgun Yoshimune (1684-1751) qui est un amoureux des sciences, notamment de l’astronomie et du calendrier. L’édit de Kyōhō, en 1720, pris sous la recommandation de son conseiller scientifique, Nakane Genkei (1662-1733), place le *Zhifang waiji* d’Aleni en tête de la liste des ré-autorisations. Comme le note Arai Hakuseki (1657-1725), un autre conseiller, ce livre circulait néanmoins déjà beaucoup comme manuscrit (SAKANISHI 1937 : 302, AYUSAWA 1964).

Les archives témoignent qu’au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle, les officiels néerlandais de Dejima offrent des globes terrestres au shōgunat à sept reprises. Il s’agit en général d’œuvres réalisées par des Néerlandais, les Blaeu ou les Valck, qui sont alors recopiées ou bien qui inspirent des travaux cartographiques japonais (UNNO 1994). Symétriquement, c’est par le même sas que sortent vers la Chine ou vers l’Europe des documents ou des informations cartographiques sur la géographie du Japon.

L’apport de connaissances scientifiques demande aux savants japonais, outre la maîtrise du chinois classique au demeurant possédé par les lettrés, un apprentissage du néerlandais qui se développe avec la *rangaku* dans un contexte intellectuel de contrôle par le pouvoir shōgunal et seigneurial au sein du repli mêlé quand même de curiosité pour l’étranger.

Par son enchevêtrement, ce savoir relève d’une hybridation cosmopolite que l’on trouve même là où on ne l’attendrait pas, par exemple dans les fameuses porcelaines d’Arita en Kyūshū, dites également d’Imari du nom du port d’où elles étaient expédiées, qui ont pour singularité de prendre souvent des cartes comme motifs. Vu leur esthétisme raffiné, elles semblent typiquement japonaises, mais leur technique a été introduite par un potier coréen, Ri Sampei (1579-1655), alias Yi Sam-p’yong, amené au Japon à la suite des expéditions militaires de Hideyoshi en Corée. Ri découvre en effet en 1599 un filon de kaolin à Izumiyama dans la région d’Arita, qu’il exploite aussitôt en fondant sur place une dynastie glorieuse de céramistes.

Quelques années plus tard, Hiraga Gennai (1729-1779), ce savant incroyablement polyvalent, décide, parmi toutes ses curiosités intellectuelles, de s’intéresser à la céramique lors d’un

²⁸³ Wallis 1965 : 43, d’après Komiya Yasuhiko (1955), *Nikka bunka kōryūshi* (Histoire des échanges culturels nippo-chinois).

voyage à Kyūshū. Séjournant à Nagasaki, il choisit de s'inspirer des goûts hollandais, très chamarrés, et de la technique dite de Cochin que les Hollandais ont apportée avec eux. À partir de 1755, il lance un style de céramique qui portera son nom, le Gennai-yaki, figurant généralement des cartes très colorées du Japon ou bien de l'un des deux hémisphères terrestres.

Les Japonais assez aisés pour se doter de porcelaines d'Imari dégustent donc leurs plats sur fond de représentation géographique. En mangeant ou en picorant, ils regardent le Japon ou le monde, ils s'en imprègnent des contours et des limites. Ils voient aussi les îles ou les pays imaginaires dans un faux qui se mêle au vrai. Cette habitude sinon quotidienne du moins régulière contribue à l'instauration et à la diffusion d'une perception métagéographique au sein de l'élite japonaise en parallèle avec les nombreuses cartes qui circulent également beaucoup chez les seigneurs ou les marchands.

Sans subir l'effet de mode qui consiste à voir de l'hybridité partout, la culture japonaise elle-même repose sur l'altérité depuis ses origines, y compris son culte impérial qui mélange autochtonie shintō et caractéristiques chinoises. Comme le rappelle Alain Rocher à propos de la tradition philosophique japonaise, « aussi loin qu'on remonte dans le temps, l'on est toujours confronté à l'évidence d'un hétérogène déjà là. Il serait naïf de prétendre reconstruire une Weltanschauung originaire antérieure à toute importation » (ROCHER 1997 : 211).

De fait, géographiquement, le nom de Japon qui se superpose au vénérable Yamato hérite lui-même d'une construction en rapport avec le monde sinisé. La cartographie japonaise la plus ancienne dont on dispose est inspirée des méthodes chinoises sur la forme (tracé, conception) comme sur le fond (organisation et représentation territoriales).

Réciproquement, les cartes chinoises ou coréennes qui représentent le Japon utilisent des informations ou des sources cartographiques qui proviennent de cartes japonaises ou de données récupérées par des voyageurs. C'est le cas des cartes que le Coréen Sin Sukchu (1417-1475) publie dans son *Traité des pays de la mer orientale* (*Haedong chegukki*, 1471), qui seront ensuite mentionnées par le cartographe chinois Wang Pan dans le colophon de sa carte de Chine (1594), laquelle sera elle-même utilisée par Matteo Ricci pour tracer les contours de l'Asie orientale sur sa mappemonde (1602) (UNNO 1994, MIYOSHI et ONODA : 12).

Polyvalence des savoirs et souplesse intellectuelle

Avant même la connaissance des faits géographiques et de leur cadre scientifique afférent (astronomie, mathématiques...), les savants japonais sont donc polyvalents, probablement davantage que leurs homologues européens de la même époque. Simultanément, l'arrivée erratique des informations les soumet à un mélange de contingence (telle carte arrive à tel moment et apportée par tel personnage), d'opportunité (tel shōgun ou tel conseiller du shōgun s'intéresse à telle ou telle question...) et de travail coopératif (le traducteur aide le spécialiste voire devient plus compétent que lui sur son domaine...).

Ceux qui arrivent à la cartographie par le désir ou par la force des choses offrent ainsi des profils variés. Des médecins deviennent aussi des traducteurs (Maeno Ryōtaku, Sugita Gempaku...), voire des cartographes (Ōtsuki Gentaku, Katsuragawa Hoshū...). La sensibilité idéologique et géopolitique de certains lettrés néo-confucéens les pousse à considérer la cartographie (Hayashi Razan, Yamaga Sokō, Arai Hakuseki...). Des peintres ou bien des écrivains-peintres (Ishikawa Ryūsen...) aiment la représentation cartographique (Kanō Eitaku et son école...). Tous les astronomes (Kobayashi Yoshinobu, Shibukawa Harumi, Asada Gōryū...) ne sont pas forcément des cartographes, mais les bons cartographes deviennent de plus en plus, à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, des géographes férus en astronomie (Nagakubo Sekisui, Inō Tadataka, Takahashi Kageyasu...). Shiba Kōkan est astronome, géographe et historien.

L'appétence pour la carte accompagnée de la polyvalence savante est en outre facilitée dans le monde sinisé par la caractéristique même de l'écriture idéographique et de son rapport intrinsèque à la peinture, à l'art, à l'esthétisme. La carte n'est certes pas totalement une calligraphie car elle obéit à d'autres objectifs en mobilisant d'autres techniques de représentations spatiales, mais elle est aussi cela. La lecture horizontale ou verticale des *kanji* comme des *kana* offre une plus grande souplesse dans la disposition des toponymes, des titres et des légendes. De fait elle accroît ou favorise la flexibilité dans l'orientation du support cartographique, que celui-ci soit vélin papier, céramique, bois peint ou autre, puisque la tradition héritée de la Chine plaçant le sud en haut, elle-même lui ayant progressivement substitué le principe du nord en haut, se mêle à l'habitude européenne de placer le nord en haut.

Cette souplesse calligraphique semble même légitimer, pendant plusieurs décennies, la disposition erratique des éléments insulaires de l'archipel japonais. La variation dans l'orientation de la carte du

Japon, outre qu'elle provoque quelques confusions parfois cocasses, relève finalement d'un cosmopolitisme savant qui n'hésite pas à mélanger les sources et les méthodes pour en faire des objets hybrides quoique parfaitement reconnaissables.

C'est ce double aspect – cosmopolitisme, hybridité – qu'il convient de traiter à propos de la cartographie ancienne du Japon, tout en mettant de côté la masse considérable d'éléments aussi importants que sont les calculs astronomiques, les techniques picturales ou les fonctions d'usage telles que l'établissement du calendrier grâce à l'astronomie qui, au Japon comme en Chine ou ailleurs, constitue un enjeu politique majeur pour le pouvoir politique central. La période choisie s'impose car elle offre un cas extraordinaire dans la marche du monde.

Il faut garder à l'esprit combien le rejet par le Japon, plus précisément par une partie de son élite d'abord, d'une christianisation qui commençait à porter ses fruits du point de vue missionnaire et la marginalisation des étrangers, le tout sans que cela suscite une riposte de la part des puissances européennes, sont absolument uniques dans la géohistoire du monde. Et leurs conséquences sont profondes. Corollairement ce repli ne signifie pas un refus japonais du monde extérieur, mais le filtrage de celui-ci, son tamisage. Il accompagne un repositionnement métagéographique du Japon, c'est-à-dire la façon dont les élites japonaises ordonnent leur nouvelle connaissance géographique d'eux-mêmes et de la terre entière, qu'illustrent bien les cartes des XVII^e et XVIII^e siècles.

Ce processus, s'il comporte une dimension idéologique exprimée par la « protection des trois enseignements » (édit de 1614 inspiré par le moine *rinzai* Sūden Konchi.in) et par l'adoption généralisée du néo-confucianisme quels qu'en soient les divers courants, relève d'abord d'une volonté géopolitique : celle de l'indépendance et de l'autonomie (KOUAME 2009 et 2016). Celles-ci sont précisément favorisées par la géographie insulaire du Japon et sa position en finistère extrême-oriental de l'Eurasie.

Souligner cet aspect ne revient pas à ressusciter un quelconque fatalisme ou déterminisme géographiques, mais à pointer l'interrelation entre un milieu géographique et son occupation humaine tant matérielle que symbolique. De même que la lumière ne peut pas se concevoir sans l'ombre, l'insularité japonaise ne peut pas se penser sans la continentalité chinoise – donc les propres phases de repli ou d'expansion de la puissance chinoise. En sélectionnant leurs bordures, les cartes traduisent une certaine représentation du territoire concerné, et une vision du monde.

Le tamisage culturel n'est toutefois possible que par ce qui relativise toute tentation déterministe, à savoir, d'une part, le refus au Japon par l'élite sinon par le peuple lui-même de toute forme de transcendance, de causalité unique, et, symétriquement, d'autre part, une ouverture intellectuelle pour ne pas dire pragmatique aux autres théories, aux autres principes. Ces éléments déjà présents dans la culture chinoise ont probablement été exacerbés au Japon par les caractéristiques multiples de son milieu insulaire, marin, mais aussi urbain ou montagnard, s'étalant des latitudes chaudes aux latitudes froides.

Or ce refus de la transcendance constitue un élément essentiel de « modernité » s'il fallait à tout prix garder ce terme qui véhicule une idée de linéarité temporelle alors que c'est la situation géographique et géopolitique qui opère la différence. Sous cet angle, il n'est pas anodin que Sawano Chūan (1580-1650), alias l'apostat jésuite Christovão Ferreira, soit l'auteur de deux ouvrages aux thèmes a priori différents, mais en réalité complémentaires. *La Supercherie dévoilée* (*Genkiroku*, 1636), réfutation intellectuelle du christianisme mais aussi, sinon surtout, dénonciation géopolitique de celui-ci comme vecteur de colonialisation, fait ainsi écho à son *Traité de l'Univers* (*Kenkon bensetsu*, 1659), livre portugais d'astronomie qui sera retraduit par Mukai Genshō (1609-1677). En outre, par sa personne, Sawano Chūan incarne lui-même la dimension cosmopolite et hybride du processus intellectuel.

De fait, les innovations astronomiques avec leurs conséquences cartographiques et géographiques ne bousculent pas épistémologiquement l'élite japonaise déjà habituée aux apports venus du continent, de Corée et de Chine qui disposent d'une excellence en la matière comme dans d'autres. La rotondité de la terre ne les perturbe pas outre mesure, et le *Traité de navigation de Genna* (*Genna kōkaiki*, 1619) accompagnant les portulans, d'inspiration portugaise mais rapidement « faits maison », intègre parfaitement l'astronomie sphérique. Alors que les jésuites doivent éviter l'héliocentrisme de Copernic (1543) et récuser le système astronomique de Galilée que l'Église vient de condamner (1632), les savants japonais ne s'encombrent pas de querelles sur ce plan.

Bien sûr l'orthodoxe Hayashi Razan (1583-1657) maugrée avec toute la mauvaise foi nécessaire lorsqu'il récuse en 1606 la rotondité terrestre que veut lui démontrer Fukansai Fabian (1565 ?-1621 ?) à partir d'une mappemonde ou d'un globe terrestre, on ne le sait pas précisément. Car, selon lui, cette affirmation est contraire au précepte chinois et confucéen d'une terre qui se trouve au-dessous du ciel. Mais cela n'empêche pas que l'équipe d'astronomes

composée de Asada Gōryū (1734-1799), Hazama Shigetomi (1756-1816) et Takahashi Yoshitoki (1767-1804) – le père du futur géographe-cartographe Takahashi Kageyasu – adoptera en 1769 le modèle de l'orbite solaire en double épicycle.

Ce modèle combine par bricolage le géocentrisme (selon Ptolémée) et l'orbite elliptique (selon Kepler) à partir d'un traité chinois d'astronomie, le *Hupien* (1722), révisé en Chine par Ignaz Kögler (1742). Puis cinq ans après, en 1774, et moins d'une vingtaine d'années après la levée de l'interdiction par l'Église (1757), le *rangakusha* Motoki Ryōei (1735-1794) promeut l'héliocentrisme.

La relation paradoxale qui se noue entre Européens et Japonais à partir du « long seizième siècle » amène les uns comme les autres à reconsidérer leurs valeurs, mais aussi à les adapter, à les mixer presque, à travers une série de crises à la fois scientifiques et religieuses (PROUST 1997). Elle se complexifie puisque deux paradigmes européens différents coexistent sinon s'affrontent au Japon, l'un portugais, l'autre néerlandais, le premier relevant de la Contre-Réforme et le second de la Réforme sur fond d'humanisme. Leur jonction se fait finalement sans heurt et avec latence dans le domaine de la cartographie où les apports des premiers laissent peu à peu la place aux seconds, étant entendu que cette typologie trouve ses limites dans le fait même que certains cartographes français se font par exemple éditer à Amsterdam ou à Anvers.

L'enchevêtrement des innovations et des imaginations cartographiques

Les portulans japonais du XVII^e siècle sont très influencés par la cartographie portugaise. Leur tracé des contours topographiques et donc des mers est très réaliste puisqu'il faut bien représenter des routes maritimes reliant des terres (NAKAMURA 1964, AKIOKA 1955, UNNO 1994). Le portulan intitulé *Carte des pays orientaux (Tōyō shokoku kōkaizu*, ca 1615), qui constitue une véritable carte de l'Asie s'étendant de Madagascar à Hokkaidō, dessine de façon très réaliste l'archipel japonais, la péninsule coréenne, le littoral sibérien, Ezo même, soit l'ensemble de la mer du Japon (NAKAMURA 1964, MOLLAT 1984 : fig. 72). Il devance donc largement en qualité comme en chronologie les cartes de Dudley (1646) initiées par la série Blancus (1617) Ginnaro (1641) Cardim (1646).

C'est l'un des quelques-uns, avec cinq autres dont le portulan de Sueyoshi Magozaemon (1570-1617) (ca. 1610), à dessiner Ezo et l'ensemble de la mer du Japon. Bien que d'inspiration portugaise, ces portulans ajoutent des informations venues d'ailleurs (UNNO

1994 : 377-380, 386, 390, MUROGA 1983 : 33, 55-64, 124). D'après Nakamura Hiroshi, elles proviennent de la mappemonde-paravent *namban Sekaizu byobu jo* (1587-1590) peinte par Kanō Eitoku (1543-1590) (NAKAMURA 1964 : 31, CORTAZZI 1993 : pl. 35 et 36). Pour Unno Kazutaka, plusieurs indices (la forme de l'Amérique du Sud par exemple) suggère que cette œuvre de Kanō Eitoku est inspirée par « une mappemonde d'Ortelius de 1587 ou d'une révision ultérieure » (UNNO 1994 : 380).

Une seule carte d'Ortelius dessine Ezo : celle qui couvre l'océan Pacifique (*Maris Pacifici*, 1589) (CORTAZZI 1993 : pl. 21, WALTER 1993 : pl. 11 G). Indiquant par ailleurs les nouvelles découvertes faites par les Espagnols dans cette mer, comme les îles Salomon, la Nouvelle-Guinée, elle trace une île au nord de Honshū avec la mention « Isla de Plata ». Mais, pour Akizuki Toshiyuki, c'est justement cette appellation qui empêche de considérer qu'il s'agit d'Ezo car elle ressortit à l'éternel fantasme des explorateurs européens pour lesquels un nouvel eldorado existe toujours plus loin, vers les contrées inexplorées (AKIZUKI 1999). Il est vrai que, par la suite, Ortelius ne reprendra plus cette information et qu'il modifiera son tracé de la région. Mais il suffit que sa carte de 1589 ait été vue par les Japonais de l'époque...

La mappemonde de Matteo Ricci (1602) figure elle aussi une île au nord de Honshū qu'on peut identifier comme étant la future Hokkaidō par sa forme et sa position. Mais le doute apparaît puisque les toponymes qui y sont mentionnés correspondent en réalité à des régions de Honshū et que le nom habituellement attribué à la future Hokkaidō comme Ezo (« la Barbare ») est placé sur le littoral sibérien. Ce qui interpelle néanmoins, malgré ce doute, est la forme de l'île, quoique grossière, qui correspond approximativement à la réalité – peut-être par une simple déduction de place. Ni Sakhaline, ni le Kamtchatka ne sont représentés par Ricci.

Le contour précis et non imaginaire d'Ezo en tant qu'île empiriquement vérifié ne sera cartographié correctement qu'après les explorations japonaises de la fin du XVIII^e siècle. Tant la carte de De Angelis (1621), dont des éléments sont repris par Dudley (1647), que celle de De Vries (1643) restent imprécises même si elles entrevoient l'insularité d'Ezo/Hokkaidō.

Le mélange du vrai et du faux circulant entre Européens, Chinois et Japonais aboutit à une curieuse hybridation des erreurs. C'est en particulier le cas de ces îles mystérieuses que les cartes japonaises des XVII^e et XVIII^e siècles situent systématiquement au large de la péninsule de Bōsō et du Sanriku. On en trouve trace sur la carte du Coréen Sin Sukchu (1471), qui évoque également le Fusang, ce pays

mystérieux que les Chinois plaçaient au large dans la mer Orientale et dont les Japonais ont approprié le nom pour désigner poétiquement leur pays sous la transcription de Fusō.

La carte *Nansen Dainihon koku shōtōzu* (c. 1557) mentionne ainsi trois îles : Ii-shima, Tō.itō-shima et Matsushima (du sud-ouest au nord-est). Si la troisième correspond aux Matsushima de la baie de Sendai, les deux précédentes ne renvoient à rien sinon à une évocation des « barbares de l'est » (*tō.i*). La mappemonde Ricci (1602) donne également trois îles au même endroit à peu près – sous des noms différents (Yedao/Noshima, Shuangzudao/Sekijima), à part une (Yiyidao/Ii-shima). Elle y ajoute une quatrième plus loin vers l'est, « l'Île d'or » (Jindao/Kintō). La carte de Luis Teixeira (*Iaponiae Insulae Descriptio*, 1595) reprend le schéma des trois îles, sous des noms en partie différents (Gisima, Toy - alias Ilha dos ladrones – et Nasima). Par la suite, les différentes cartes européennes reproduisent cette erreur partagée par les Japonais comme par les Européens (Godinho 1615, Briet 1650, Tavernier 1679...).

Si le mythe des trois îles mystérieuses semble s'être propagé du Japon vers l'Europe avec un effet de retour, on observe la symétrie inverse avec le *Rasetsu-koku* et l'île des femmes (ODA 1998 : chap. II-2). Le *Rasetsu-koku* renvoie à une croyance bouddhiste – *rāksasa* signifiant « démon » en sanscrit – qui est rapportée par une chronique des Tang parvenue au Japon. On la trouve aussi dans un récit arabe. C'est un mythe distinct du *Penglai* taoïste chinois (j. *Hōrai* ou *Hōraisan*), cette île des Immortelles qui se situerait au large de la mer Orientale mais qui n'est que rarement représentée sur les anciennes cartes japonaises.

Le *Rasetsu-koku* figure sur la plupart des cartes de type Gyōgi, donc les plus anciennes (par exemple celle du Shōmyōji, c. 305) où il est situé au sud, conformément à la tradition indienne, et souvent avec la mention suivante : « Où il existe des femmes et d'où ne reviennent pas les hommes ». Rakusa faisant penser à Sri Lanka, certains commentateurs comme Oda Takeo y ont vu une allusion à cette île (ODA 1998). La carte du Japon retrouvée à Florence, datant d'environ 1565 lors de la mission des chrétiens japonais en Europe, dessinée soit par des Japonais, soit par des Portugais, mentionne une île des femmes au sud, plus trois îles au nord-est de Honshū. L'*Atlas catalan* (1375) d'Abraham Cresques situe une *Regio Femarum* dans les mêmes parages de la mer des Indes.

Parallèlement, on trouve dans des textes japonais du XVIII^e siècle, comme l'*Otogizōshi* qui est un recueil d'histoires médiévales ou encore le *Wakan-sansai-zue* qui est la traduction d'une encyclopédie

chinoise, des références à l'existence d'une « île des femmes » (*Nyōgo [ga] shima*). Elle aussi située au sud, elle est souvent confondue avec le *Rasetsu-koku*. Sur sa carte de 1787, *Honchō zukan kōmoku* (*Aperçu cartographique du Royaume*), Ishikawa Ryūsen, figure côte à côte le *Rakusetsu* et l'île des femmes, au sud de Honshū. À l'époque Edo, Hachijōshima, l'une des îles de l'archipel méridional d'Izu, a la réputation d'avoir des femmes disponibles.

Ce mythe fait penser à celui des Amazones et dans l'échange parfois imprécis qui s'opère entre Européens et Japonais à partir du XVI^e siècle, les deux légendes finissent par se répondre, sans vraiment se confondre. Comme Matteo Ricci lui-même indique un mythe « pays des femmes » à l'emplacement du Caucase, cette information est reprise par différents cartographes japonais, jusqu'à Abe Yasuyuki (1853) en passant par Nishikawa Joken (1708) ou Nagakubo Sekisui (fin XVIII^e siècle).

La synthèse riccienne et ses suites

Les connaissances apportées par les jésuites européens sont symbolisées par la célèbre mappemonde de Matteo Ricci (1602). Les jésuites de Chine en envoient des exemplaires dès sa fabrication (BADDELEY 1917 : 263)²⁸⁴. Ricci note lui-même que sa mappemonde est saluée non seulement à travers toute la Chine, où il réalise sa cartographie, mais aussi à Macao et au Japon. Il est avéré que celle-ci est utilisée en 1605 par l'académie jésuite de Kyōto pour enseigner la géographie et l'astronomie (UNNO 1994 : 404).

Lors de sa rencontre avec le shōgun Toyotomi Hideyoshi en 1592 à Nagoya en Kyūshū, où il prépare son expédition vers la Corée, le dominicain Juan Cobo lui présente un globe terrestre dont tous les toponymes sont écrits en caractère chinois. Il est fortement probable que ce globe soit l'un des trois, ou une copie, que Matteo Ricci a réalisés en 1583 pour le cartographe chinois Wang Pan, et qui n'ont jamais été retrouvés. Bien que dominicains et jésuites n'entretiennent pas les meilleures relations du monde et qu'ils soient en compétition au Japon, il est peu probable que Cobo, envoyé par le gouverneur général d'Espagne à Manille, ait dédaigné une réalisation sino-jésuite d'une telle valeur.

²⁸⁴ Nobuo Muroga a indiqué à Helen Wallis que, d'après les archives japonaises, on ne sait pas exactement quand est arrivée la première carte de Ricci au Japon. Wallis 1965 : p. 43, n. 29.

La carte de Ricci a exercé une influence cartographique plus grande au Japon qu'en Chine car, étant écartée des interdictions portées contre les œuvres de la propagande chrétienne, elle pouvait être copiée et ainsi transmise dans des formes simplifiées. (WALLIS 1965 : 43)

Elle connaît un grand succès au Japon au point d'inspirer la cartographie jusqu'à la fin du XVIII^e siècle (rééditions successives, inspirations multiples). Quand l'astronome Shibukawa Harumi (1639-1715), le créateur du calendrier Jōkyō (1684) d'après un livre chinois, réalise le premier globe terrestre japonais (à notre connaissance), il utilise le planisphère riccien (1690).

La mappemonde de Ricci est appréciée au Japon car elle est écrite en idéogrammes chinois, donc lisible par les lettrés japonais. Certains de ses toponymes sont traduits en *kata-kana*, le syllabaire qui sert à transcrire phonétiquement les mots étrangers, ce qui implique inévitablement la médiation de lecteurs susceptibles de fournir la bonne prononciation. Il s'agit probablement de jésuites ibériques selon certains détails toponymiques.

Ayusawa Shintarō recense, pour la période des XVII^e et XVIII^e siècles, une demi-douzaine de cartes japonaises s'inspirant directement de Ricci et d'une trentaine d'ouvrages évoquant, ou reproduisant, la cartographie riccienne, dont plusieurs ouvrages d'astronomie (AYUSAWA 1964). L'un des traits qui permet de repérer d'un coup d'œil l'ampleur de cette influence au Japon est la récurrente utilisation de la projection ovale, choisie par Ricci d'après Ortelius. Il faut attendre 1796, et la mappemonde de Hashimoto Sōkichi (1763-1836), pour voir au Japon une projection différente, semi-hémisphérique en l'occurrence (WATERHOUSE 1972 : 194).

La mappemonde anonyme dite de Shōhō (1645), qui s'inspire indubitablement de la cartographie riccienne, devient une sorte de standard, souvent publié, republié, copié et recopié jusqu'au début du XVIII^e siècle sous le nom de *Bankoku Sōzu*, soit *Carte générale des milliers de pays*, que l'on peut également traduire par *Carte générale de tous les pays* (WALLIS 1965 : fig. 5 et 6 ; CORTAZZI 1993 : pl. 42). Sa configuration du Japon est reprise par certains portulans japonais²⁸⁵.

Ce modèle a pour caractéristique de basculer verticalement la configuration horizontale de la mappemonde riccienne. Il dispose ainsi l'orient en haut du planisphère, organisé en un grand ovale découpé en croix (l'équateur constituant l'ordonnée est-ouest, et un

²⁸⁵ Deux portulans de 1752 en particulier.

méridien trans-Pacifique l'abscisse), ce qui place l'Amérique en haut, le Japon presque au centre, l'Europe et l'Afrique en bas (MIYOSHI éd. 1999 : p. 44-48)²⁸⁶. Il intègre des informations qui proviennent manifestement de cartes néerlandaises, d'Ortelius probablement, comme la mention au large oriental de Honshū d'une île d'or et d'une île d'argent.

Les œuvres géographiques et les cartes de Ferdinand Verbiest (1623-1688, nom chinois Nan Huai-Ren), l'un des successeurs de Ricci en Chine, parviennent également au Japon, pratiquement dès leur édition en Chine au cours de la décennie 1670 (KÔBE SHIRITSU HAKUBUTSUKAN, 1994 : 18-19). Elles y sont reproduites jusqu'en 1852. Leur version de la géographie riccienne est très influente, notamment leur conception double-hémisphérique (MIYOSHI 1999 : 5)²⁸⁷.

La mappemonde de Ricci figure aussi sur certains ouvrages chinois qui sont importés au Japon et traduits en japonais (1661, 1665, 1719). En 1708, Inagaki Kōrō la reproduit, en y ajoutant des informations provenant des cartes Shōhō. Le planisphère de Hirame Sadakiyo publié en 1720 est encore plus innovateur puisque, sur une trame riccienne, il ajoute des informations provenant des cartes hollandaises ainsi que des toponymes écrits en *kana*.

Il inaugure ainsi une série d'autres cartes adoptant une démarche identique (1744, 1783, 1788, 1802), dont celle du géographe Nagakubo Sekisui (1717-1801)²⁸⁸. Selon certaines hypothèses, Nagakubo aurait découvert à Nagasaki un original de la mappemonde de Ricci en six feuillets, et même dans une version qui serait originale puisqu'elle est datée de la 29^e année de Wanli (soit 1601), et non la 30^e (soit 1602) pour les exemplaires qui ont subsisté (HUMBERT-CLAUDE 1940). Mélangeant le modèle original riccien et le type Shōhō, il combine écriture horizontale et verticale des toponymes.

À Nagasaki, Maeno Ryōtaku (1723-1803), un pionnier de la *rangaku*, célèbre pour ses traductions et travaux en médecine, met sa connaissance de la langue néerlandaise, et même française, pour traduire et publier en 1782 l'*Atlas Nouveau* de Nicolas Sanson

²⁸⁶ Cartes de 1645, 1652 et 1688.

²⁸⁷ Sur une très belle édition japonaise de 1674, la mappemonde est organisée en deux cercles, soit en deux hémisphères, l'un qui représente les Amériques à droite et l'autre l'Ancien monde à gauche, ce qui place le Japon au centre.

²⁸⁸ *Chikyū bankoku sankai yochi zenzu setsu* [Mappemonde explicative des terres, des montagnes et des mers des milliers de pays de la terre], 1788. Miyoshi 1999 : 56-57, Namba *et al.* 1969 : 14-15, Kōbe shiritsu hakubutsukan, 1994 : 25.

d'Abbeville (1600-1667), qui a été originellement publié de façon posthume²⁸⁹ en 1692. Motoki Ryōei (1735-1794) récupère en 1780 des cartes de Guillaume Delisle et traduit pour le shōgunat l'atlas de Louis Renard (1715) (TORII 1993)²⁹⁰. Tout cela témoigne de l'absence de réserves chez les cartographes japonais à puiser dans différentes sources et à les mélanger.

L'apport de la mappemonde riccienne de 1602 est fondamental sur cinq points au moins. Premièrement, l'affirmation (et la démonstration) de la rotondité terrestre ; deuxièmement, l'existence de l'Amérique ; troisièmement, le centrage du planisphère sur l'océan Pacifique qui place la Chine pratiquement au cœur de la carte, et le Japon qui se trouve mieux placé ; quatrièmement, le monde est présenté comme découpé en continent, dont l'Asie, conception alors étrangère au sinocentrisme. Cinquièmement, sa conception est le fruit combiné et hybride de savoirs européens (rotondité, système de latitudes et de longitudes, descriptifs de l'Europe, de l'Afrique, de l'Amérique et d'une partie de l'Asie...) et de savoirs sinisés (descriptif de l'Asie orientale – bien plus précis que sur n'importe quelle des cartes européennes de cette partie du monde à la même époque ; nomenclature toponymique en idéophonogrammes, qui est celle qu'utilisent encore les Chinois...).

Cette nouvelle organisation du monde est en particulier véhiculée par les mappemondes dites *namban* (des « barbares du sud »), qui se multiplient dès la fin du XVI^e siècle, et par les paravents (*namban byōbu*) qui représentent un planisphère sur de grands panneaux luxueux. Parmi les plus connus d'entre eux se distingue une reproduction du *Typus orbis terrarum* de Peter Plancius (1552-1622), pasteur calviniste d'Amsterdam travaillant pour la VOC où il est appointé cartographe officiel²⁹¹ en 1602.

Sa mappemonde de 1590 aurait été introduite au Japon en 1592 (UNNO 1999 : 71). Elle est l'une des premières à utiliser la forme double hémisphérique, projection inspirée de Rumold Mercator

²⁸⁹ *Yochi zuhen*. Préservé à la Bibliothèque de la Préfecture d'Ishikawa, Kanazawa-shi. Ayusawa 1964 : 286, Waterhouse 1976 : 195.

²⁹⁰ Delisle : *L'Hémisphère septentrional* (en projection polaire) de 1714.

²⁹¹ *Orbis terrarum typus de integro multis in locis emendatus*. Trois versions dans le monde, dont deux au Japon. Reproduction in : *Namban, européisme japonais, XVI^e-XVII^e siècles* (1980), Paris, musée Cernuschi, fig. 4 (version de Ōsaka Namban Bunkakan), en couleurs et double page. Unno 1994 : 378, Cortazzi 1993 : pl. 33. La mappemonde reproduite in Grataloup Christian (2009) : *L'Invention des continents, comment l'Europe a découpé le monde*. Paris, Larousse, 228 p., p. 72-73, est du genre *Typus*... mais sans le titre en latin et avec l'océan Atlantique au centre. Cf. Namba *et al.* 1969 : 5-6, Kōbe shiritsu hakubutsukan, 1994 : 9-11. Panorama : Miyoshi 1999 : 18-19, 22-23 et 24-25.

(1587) qui n'est toutefois pas reprise à cette époque par les dessinateurs japonais. Comme autre innovation, Plancius dessine des vignettes placées alentour figurant des personnages ou des paysages de différents pays qui impressionnent les Japonais, lesquels vont reproduire la méthode.

Sur la trentaine de mappemondes *namban*, la majorité place l'océan Atlantique au centre, donc la Chine et le Japon à l'est à leur droite²⁹². Les variations de positionnement n'empêchent pas une assimilation par les Japonais du découpage européen en continents. Sur un paravent-planisphère du début du XVII^e siècle leurs noms sont même écrits en lettres romaines, soit Ajia (Asie) pour la région concernant la Chine, la Corée et le Japon²⁹³. Sept ont pour originalité de placer l'océan Pacifique au centre de leur projection. Étant donné que la plupart s'inspirent de cartes néerlandaises qui, elles, placent l'Atlantique au centre, cette réinterprétation métagéographique vient d'ailleurs : et cet « ailleurs » ne peut être que la cartographie riccienne plaçant la Chine, le Japon et le Pacifique au centre.

Décentrement de la Chine

Il en résulte chez l'élite japonaise un décentrement du regard vers la Chine et une prise de conscience de la taille ainsi que du positionnement réels du Japon dans le monde. Ce décentrement est d'autant plus fort qu'il est paradoxal. Il s'effectue en effet au moment même où le Japon des Tokugawa accomplit un retour idéologique vers la Chine par le biais du néo-confucianisme, au détriment du christianisme désormais banni mais aussi du bouddhisme plus ou moins discrédité. Simultanément, les contacts avec la Chine se réduisent, en particulier lors de la difficile transition entre les Ming et les Qing avec ses dissidents qui ont tenté de s'allier le shōgunat japonais, et dans un contexte où le Japon se replie sur lui-même sans toutefois, répétons-le, couper vraiment les ponts.

Le néo-confucianisme repose sur la centralité chinoise. Mais de quel centre s'agit-il : spatial ou bien culturel ? Et s'il s'agit de la culture, celle-ci est-elle intrinsèquement liée au milieu chinois ? Or le terme de *Chūka* (« Efflorescence centrale », ch. *Zhonghua*) renvoie doublement à la Chine en tant que pays et à la civilisation chinoise, c'est à dire à la civilisation tout court en opposition avec les Barbares.

²⁹² D'après certaines informations, il semblerait que ce nombre de « trentaine » soit exagéré. Des vérifications sont en cours.

²⁹³ *Bankoku ezu byōbu*. Miyoshi 1999 : 24-25.

Nakae Tōju (1608-1648), fondateur du courant se réclamant de Wang Yangming (courant du *yōmeigaku*), écrit qu'avant Confucius il n'y avait rien, et pour Itō Jinsai (1627-1705) *Chūka* désigne le plus haut et le plus vénéré des lieux. L'historien états-unien Harry Harootunian estime ainsi :

Plus fondamentalement *Chūka* insiste sur la centralité du comportement éthique et de son acquisition. Par extension, il n'y a que ceux qui le possèdent et ceux qui ne le possèdent pas. Dans le Japon des Tokugawa, ce type de métaphore aboutit à une sorte de vulgarisation qui surévalue l'extérieur (la Chine) et dénigre l'intérieur (le Japon). (HAROOTUNIAN 1980 : 10-11)

La contradiction que ce paradoxe véhicule provoque au Japon une recomposition métagéographique et métaphorique. L'invitation à relire les textes chinois anciens, en mettant de côté leurs exégèses ultérieures, formulée par un Ogyū Sorai (1666-1728), s'accompagne alors d'une exigence de décryptage linguistique qui débouche sur une véritable critique herméneutique, ouvrant ainsi la voie à l'une des caractéristiques de la modernité intellectuelle.

Les premiers penseurs néo-confucéens insistent sur la petitesse du Japon et se placent encore dans le schéma sino-bouddhiste.

Kumazawa Banzan (1619-1691), un tenant du *yōmeigaku* qui se distingue dans des politiques environnementales de protection des sols et de reforestation, adhère à cette conception, tout en introduisant des nuances. Il explique :

Chūka fut le parent des enfants, qui étaient les barbares de l'est, du sud, de l'ouest et du nord, comme la montagne fut le parent et les rivières ses enfants. [...] *Chūka* est le royaume central du ciel et de la terre ; il est le centre des quatre mers.²⁹⁴

Seuls des quatre séries de Barbares, ceux de l'est, donc du Japon et de la Corée, ont une forme humaine. Pour Kumazawa, la Chine est le pays des Sages car il dispose d'un « climat clair et de sols riches », mais, au-delà de ce déterminisme simpliste, il ajoute que tous les peuples environnant la Chine, et donc leurs pays avec leur propre milieu, ne sont pas inférieurs ou supérieurs aux Chinois qui leur diffusent cette sagesse, car c'est l'application de celle-ci qui compte (NAKAI 1980 : 169).

Cette réflexion ouvre la voie à une certaine désinisation du confucianisme et donc à un embryon d'universalisme. Mais Kumazawa Banzan la tempère en soutenant l'une des théories

²⁹⁴ *Shūgi washō* (1672), cit. Harootunian 1980 : 12.

formulées par Hayashi Razan selon laquelle la mythique déesse Amaterasu, fondatrice de la dynastie impériale japonaise, serait, au fond, parente d'une figure mythologique chinoise, Wu Tai Po, le frère aîné du père de l'un des fondateurs d'une antique dynastie chinoise (*ibid* : 189). Une telle interprétation fait d'ailleurs coup double : l'apparement à la Chine est affirmé, et le statut d'aînesse donne même une certaine supériorité au Japon.

Yamaga Sokō (1622-1685), intellectuel polymorphe formé à l'école de Hayashi Razan, mais en dissidence avec celle-ci, se démarque de ces approches. Féru de technique militaire, il théorise les valeurs martiales dans une pensée qui se structurera après lui sous la forme du *bushidō* (« Voie du guerrier »). C'est l'un des premiers à élaborer la notion de *kokutai* (« État-corps »), appelée à la fortune dans les milieux nativistes et nationalistes. Au cours d'un exil d'une dizaine d'années, de 1666 à 1675, que lui vaut un livre hétérodoxe sur le confucianisme interprété par les autorités comme une critique de la légitimité des Tokugawa, il écrit plusieurs ouvrages de réflexion, dont *La Réalité sur le royaume du centre* (*Chūchō jijitsu*, 1669) et *Testament d'exil* (*Haisho zampitsu*, 1675) (NAKAI 1980, UENAKA 1977, TUCKER 2004).

Dans ces deux livres, il valorise la spécificité du Japon par des arguments promus à la gloire du nationalisme nippon ou de la simple vulgate socioculturaliste. Selon lui, l'influence de l'eau et du sol crée un esprit unique au Japon. L'allongement en archipel et l'insularité constituent des moyens naturels de défense, tandis que la Chine est alourdie par la longueur de ses frontières bordées par des peuples barbares. La beauté et la pureté du shintō s'opposent au bouddhisme. L'existence d'une dynastie impériale ininterrompue va de pair avec le caractère divin de l'empereur, gouverneur et éducateur de son peuple. Yamaga Sokō y conteste en outre la périphérie (*hendo*) du Japon et la centralité de la Chine. Il évoque implicitement, pour la critiquer, l'affirmation de Kumazawa Banzan selon laquelle « il y a un grand pays [la Chine]. [...] Le Japon est un petit pays. La raison en est que sa puissance spirituelle est mince et faible » (*Shūgi washo*, 1672).

Après avoir rappelé qu'il s'est instruit en lisant des livres chinois, Yamaga Sokō s'épanche :

Je pensais ainsi que le Japon était en bien des façons inférieur à la Chine parce que c'était un petit pays, et que c'était seulement en Chine que pouvait naître un sage. Ce n'était pas seulement mon point de vue, mais celui des lettrés de toutes les époques qui pensaient la même chose et qui étaient dédiés aux études chinoises. C'est récemment que j'ai réalisé que c'était une erreur. Vraiment, c'est un défaut incorrigible des

lettrés qu'ils croient en leurs oreilles mais pas en leurs yeux, qu'ils rejettent ce qui est à côté d'eux et qu'ils adoptent ce qui est loin d'eux²⁹⁵.

Yamaga Sokō résume alors son raisonnement : au Japon, les descendants de la déesse du soleil règnent sans interruption, ils sont donc légitimes, ils sont en outre vertueux et, grâce à ses « valeurs martiales », le Japon a conquis la Corée autrefois, sans avoir jamais été envahi. Pour lui, c'est le Japon qui est véritablement le « Pays du milieu » (*Chūgoku*), au centre du monde. Il incarne la « Dynastie centrale » (*Chūchō*), la « Civilisation » (ou « Fleur du milieu », *Chūka*). La Chine se voit en revanche qualifiée de « Dynastie étrangère » (*Gaichō*).

Se référant à la mythologie du *Nihonshoki*, dont il considère que la valeur est égale à celle des textes anciens des philosophes chinois, il rejette la théorie de l'ascendance par Wu Tai Po. Il estime que la sagesse au Japon résulte d'une évolution naturelle », celle des échanges du Japon avec la Chine dont « les nombreux étudiants envoyés [...] ont adopté les points forts »²⁹⁶. Itō Jinsai (1627-1705) accepte la nomenclature de « barbare » en relation avec la centralité de la civilisation chinoise, mais en stipulant que le Japonais, bien que barbare, peut atteindre la vertu s'il respecte la Voie (*Zhongyong*).

Certes, dans ses derniers écrits, son centralisme nippon est édulcoré, mais Yamaga Sokō lance le débat au sein de l'élite lettrée japonaise. Surtout, point crucial, il s'appuie sur d'autres arguments, qui sont modernes. Il se réfère en effet aux travaux de Matteo Ricci qui placent, comme on l'a vu, l'océan Pacifique, la Chine et donc le Japon en forçant un peu l'interprétation, au centre du planisphère.

Hayashi Gahō (1618-1680), fils de Razan et recteur de son collège confucéen, explique dans la préface de sa *Métamorphose des civilisés en barbares* (*Ka.i hentai*, 1674), une compilation sur ce qui se passe en Chine demandée par le shōgunat, que la conquête des Mandchous a fait passer la Chine de la civilisation en barbarie (MIZUNO 2003 : 137). Par déduction, il estime que le Japon est prêt à assurer la relève de la civilisation.

Dans *Derniers mots d'un loyaliste* (*Seiken igen*, ca. 1689), Asami Keisai (1652-1712), tenant du Shushigaku, s'insurge contre le sinocentrisme :

²⁹⁵ In *Haisho zampitsu*. Yamaga ajoute « j'ai déjà parlé de cela en détail dans *Chūchō jijitsu* », cit. Uenaka 1977 : 147.

²⁹⁶ In *Chūchō jijitsu*, cit. Nakai 1980 : 192.

Des lettrés à courte vue, voyant que les livres chinois parlent du Japon comme d'un pays barbare, pensent « comme c'est regrettable, comme c'est honteux, je suis né barbare ! [...] Mais où y a -t-il un « pays du milieu » qui serait plus important que son pays natal ? Penser qu'il y a quelque chose d'irrévocable dans le fait que les Chinois désignent un pays comme barbare quand ce pays, même petit et différent, reçoit la lumière du même soleil et de la même lune sans intervention des Chinois revient à se cracher dessus en pleurant qu'on ne peut pas s'essuyer. [...] On devrait s'attendre à ce que les sages du Japon considèrent leur royaume comme le « pays du milieu », et qu'ils désignent les autres comme « barbares » [...]. On regarde d'abord son propre pays, et ensuite les autres. Il faut s'attendre à ce que chaque pays se donne un nom qui reflète cette perspective²⁹⁷.

Mais, presque effrayé de son audace, Asami Keisai module son propos quelques pages plus loin, en constatant que puisque les Chinois utilisent déjà les appellations de « pays du milieu » et de « pays barbares », les Japonais ne peuvent pas faire pareil car ils ne feraient que les imiter. Il propose donc une terminologie qui se veut plus objective en parlant de « notre pays » (*wagakuni*) et de « pays étranger » (*ikoku*).

Nishikawa Joken (1648-1724), néo-confucéen, astronome et géographe auprès du shōgun, s'appuie sur la cartographie riccienne pour rompre avec l'image d'un Japon considéré comme un « petit pays » (*zokusan-hendo*). Il dénomme et détaille d'après elle les différents pays du monde dans l'un de ses ouvrages (*Zōho kai tsūshō kō* ou *Édition complétée des notes sur le commerce outremer*, 1^{re} éd. 1708). Il utilise dans ce même ouvrage le *Zhifang waichi* d'Aleni – comme en témoignent de nombreuses paraphrases, sur l'Amérique par exemple – mais sans le citer, car il est à l'index.

Considérant la mappemonde de Ricci qui place la Chine et l'océan Pacifique au centre, et donc l'Europe à l'ouest, à gauche, et l'Amérique à l'est, à droite, Nishikawa Joken cherche à corriger l'impression :

L'Amérique est située à l'est du Japon sur une carte, mais géographiquement c'est l'un des pays occidentaux, le Japon étant le pays qui est situé le plus à l'est (MUROGA et UNNO 1962 : 60).

Il prône également l'idée d'un archipel japonais très étendu et riche par son milieu. On voit qu'avec Nishikawa Joken, l'idée d'un Japon considéré comme finistère de l'Extrême-Orient est

²⁹⁷ In *Seiken igen* (ca. 1689), cit. Nakai 1980 : 184.

réaffirmée avec vigueur et que les schémas métagéographiques se mettent bien en place.

Sa démarche est novatrice car il cherche à dépasser l'habituel sentiment de fierté nationale, qu'il juge d'ailleurs légitime, pour tenter de trouver un fondement rationnel dans la grandeur du pays. Dans la préface de ses *Réflexions sur le milieu japonais* (*Nippon suido kō*), livre rédigé vers 1700 et publié en 1720, il déclare ainsi : « Dans tous les pays, il y a une tendance chez les habitants d'estimer hautement leur propre pays et d'avoir un sentiment qui n'a pas de base rationnelle, qui n'est rien d'autre que de l'auto-vanité. J'ai donc fondé mon approche sur les points forts du Japon relevés par les cartes étrangères » (UNNO 1984). Sa revalorisation du Japon, avec une approche qu'on pourrait qualifier de matérialiste, ne s'accompagne pas d'une dévalorisation de la Chine. Elle se distingue donc de celle de Yamaga Sokō qui combine qualité du milieu japonais et supériorité des valeurs japonaises pour affirmer la centralité du Japon au détriment de la Chine.

Dans ses *Thèses sur l'empire du milieu* (*Chūgoku ronshū*), Satō Naotaka (1650-1719) tente un compromis en estimant que la centralité de la Chine n'est pas due à une supériorité morale mais à son emplacement géographique (MARANDJIAN 1993). Selon lui, « le terme d'empire du milieu fut autrefois établi en accord avec la forme du pays (*chikei*) [...], et la distinction originelle entre empire du milieu et barbares était en conformité avec la forme du pays, pas avec le bien ou le mal des coutumes ».

Certes la Chine est au centre, mais cette centralité n'est pas due à une supériorité morale : selon Satō, elle tient de l'emplacement géographique. La qualité de *ka.i*, l'équivalent japonais du chinois *hua.i* (*huayi*) (« civilisés/barbares »), déterminée par rapport à « l'empire du milieu », n'est pas d'ordre éthique mais spatial. Et comme tous les pays pourraient être placés au milieu du monde dans une Terre que l'on sait désormais ronde, la brèche s'ouvre pour une relativisation géographique dans les conceptions géopolitiques et spatiales de l'époque.

Centrage du Japon

La fameuse encyclopédie du *Wakan sanzai zue* (1712), adaptée d'un ouvrage chinois, expose cette recomposition métagéographique japonaise opposant civilisés et barbares. Le Japon (*Nihon*) y est doublement distingué des « pays étrangers » (*ikoku*), où l'on utilise les idéophonogrammes chinois et les baguettes, et des « barbares extérieurs » (*gaii*), situés en dehors du monde sinisé. Ces « pays étrangers » sont nommés, et énumérés : Chine, Corée, Chinra

[= Cheju], Mongolie, Ryūkyū, Ezo, Tartarie, Jurchen, Taïwan, Cochinchine, Tonkin. Prolongeant l'argumentaire de Yamaga Sokō et d'Asami Keisai, Arai Hakuseki s'écrit : « Comment pourrait-il n'y avoir qu'un seul pays appelé "Fleur du Milieu" où les sages naissent ? » (ACKROYD 1985 ; NAKAI 1988)²⁹⁸.

Comme Yamaga, il rejette l'hypothèse Wu Taipo d'une filiation de la dynastie impériale japonaise avec une dynastie chinoise qui a été formulée par Hayashi Razan et Kumazawa Banzan. Comme lui encore, il affirme la pureté du shintō qui a permis au Japon de s'autonomiser dans la voie de la sagesse et dans la vertu politique impériale. Il japonise la conception du *huayi*, et dans *Sairan igen* (1713) il assimile les Aïnou à des barbares, mais les situe dans le moule japonais.

Son rival Ogyū Sorai (1666-1728) valorise au contraire la supériorité chinoise, due selon lui à la précision de la langue chinoise, monosyllabique, et au raffinement de la culture chinoise. Il s'affirme hautement, conformément à la métagéographie chinoise, que lui-même est « un barbare de l'Est, qui a saisi la voie des sages grâce aux Classiques laissés derrière » (NAKAI 1980 : 167 et 180). Mais cette revendication est peut-être plus ambiguë qu'il n'y paraît car si elle admet l'insertion dans le monde sinisé, elle suggère aussi une autonomie du Japon, quelque part à l'est.

De fait, comme pour Yamaga Sokō, le Japon conserve la voie de la sagesse tandis que ce n'est plus le cas de la Chine envahie à plusieurs reprises par des barbares. Selon Dazai Shundai (1680-1747), disciple d'Ogyū Sorai, « les quatre groupes de barbares sont appelés *iteki* ; ils sont rangés en dessous de *Chūka* parce qu'ils n'ont ni rites, ni rituels. Les hommes du *chūka* qui n'ont ni rites ni rituels sont comme des *iteki*. Les hommes des quatre groupes de barbares qui possèdent rites et rituels ne sont pas différents des hommes du *Chūka* »²⁹⁹. Autrement dit, chez Dazai, l'efflorescence est déspatialisée et devient un niveau de civilisation, dont fait partie le Japon.

Tous ces raisonnements, qui sont des plaidoyers *pro domo*, convergent donc pour constater l'affaiblissement de la Chine, surtout par rapport à un Japon qui n'a jamais été envahi et qui a eu l'audace d'expulser les étrangers, et une historicisation de la question : on ne naît pas confucéen, on le devient. Cette non-prédestination des peuples s'explique selon les uns par des bienfaits

²⁹⁸ In *Koshitsū*, cit. Nakai 1980 : 166.

²⁹⁹ *Keizairoku* (Discours d'économie), 1729, cit. Harootunian 1980 : 17.

matériels ou selon les autres par des vertus liées à la continuité dynastique. On retrouve l'histoire, mais figée par le mythe des origines.

La convergence des points de vue semble plus importante que les différences, et les polémiques entre les différents lettrés s'apparentent à un jeu exégétique dont le principal mérite est de conforter le pouvoir shōgunal, légitimé par un néo-confucianisme plus ou moins dosé de shintō. Cela dit, la référence nativiste au shintō, combinée à une critique radicale d'abord des sinophiles, chez Hiraga Gennai par exemple, puis de la Chine elle-même, chez Kamo Mabuchi (1697-1769) ou Motoori Norinaga (1730-1801), ouvre la voie à une interprétation radicale qui culminera avec la Restauration de Meiji.

Le caractère d'auto-célébration parfois arrogant du Japon apparaît bien dans les propos d'Arai Hakuseki qui suggère d'accueillir les ambassades coréennes non pas avec des parures dorées mais des couverts en bois, comme au bon vieux temps de la tradition confucéenne, pour montrer que c'est le Japon qui est le dépositaire de celle-ci, et non la Corée comme elle le prétend (NAKAI 1980 : 175).

La représentation cartographique du Japon par les Japonais confirme cette intégration nationale. Plusieurs analystes soulignent d'ailleurs l'extraordinaire floraison de la cartographie au cours de l'ère Edo, par rapport aux périodes antérieures et à toutes les échelles (urbaine, régionale, nationale...) ³⁰⁰. Les cartes japonaises montrent ainsi un Japon fortement conçu comme un archipel, entouré de mers, éloigné des plus proches pays, comme flottant dans le vaste océan.

La Chine n'apparaît que très rarement, sauf sur les portulans du XVII^e siècle qui perdent de leur utilité à mesure que se renforce la réclusion maritime. La Corée est parfois représentée, mais très rarement en son entier, seulement une partie de son rivage méridional avec la côte de Pusan où se trouve le *waegwan*, l'équivalent japonais en Corée de l'enclave de Dejima à Nagasaki. Ezo n'est qu'incomplètement, partiellement et maladroitement représenté jusqu'aux découvertes de la fin du XVIII^e siècle avec les cartes qui en découlent, sans parler des espaces situés au-delà comme les Kouriles ou Sakhaline (AKIZUKI 1999).

Les Ryūkyū sont tracées de façon approximative sur les cartes non seulement japonaises, comme celle du Japonais Mori Kōan

³⁰⁰ Cf., entre autres auteurs, une réflexion in Berry 1987.

(1751), mais aussi sur les cartes chinoises. La carte du Japonais Hayashi Shihei (1785) représente le Japon, la Chine et les Ryūkyū avec trois couleurs différentes. Outre Okinawa et les îles voisines, elle rassemble, sous la même couleur des Ryūkyū, l'île de Taïwan et les Senkaku/Diaoyutai, ainsi distingués du Fujian et de la Chine. Quant aux textes chinois ou japonais qui se réfèrent à ces îles, ils posent des problèmes d'interprétation.

Renommer la Chine et le Japon

Mais il faut bien dénommer la Chine. Et ne pas le faire n'importe comment, suivant les conditions. Ce qu'on peut se permettre au Japon, et dans un livre, n'est pas tolérable, ou plus risqué, dans un document diplomatique à remettre au voisin chinois. Même dans ce domaine, les choses évoluent cependant. Entre la lettre de 1600 et celle de 1611 envoyées par les autorités shōgunales pour reprendre contact avec les officiels chinois, l'onomastique change.

Dans la première, la Chine est désignée sous le nom de « Fleur du Milieu » (*Chūka*), conformément à la tradition, tandis que dans la seconde, c'est l'expression de « Cour du ciel » (*Tenchō*) qui est utilisée (MIZUNO 2003 : 129). Certes, celle-là confirme la légitimité de l'empire chinois dirigé par le « Fils du ciel » (ch. *Tianzi*, j. *Tenshi*), mais on peut estimer que le caractère de centralité chinoise est édulcoré.

Comme nous l'avons vu, Yamaga Sokō, qui récupère au profit du Japon l'appellation de « Pays du Milieu » ou de « Fleur du Milieu », qualifie la Chine de « Dynastie étrangère » (*Gaichō*). En 1715, le shōgunat, qui encadre le commerce chinois par un système de patente, n'utilise pas le terme de « Grand Qing » dans les documents officiels, comme le voudrait la norme traditionnelle diplomatique, mais celui de « Tō », qui désigne les Tang, une ancienne dynastie qui n'existe plus. Ce vocabulaire constitue clairement une rétrogradation dans la hiérarchie diplomatique japonaise (*ibid* : 143). Il est probable qu'Arai Hakuseki, qui est à l'initiative de cette régulation commerciale destinée à enrayer les exportations japonaises de métaux précieux, soit aussi à l'origine d'un tel choix onomastique.

Arai Hakuseki évite également d'utiliser le terme de *Chūka* à propos de la Chine. À la place, il réintroduit en 1713 le terme de *Shina* dans le discours japonais. Ce mot est probablement arrivé au Japon au début du IX^e siècle avec les sutras que Kōbō Daishi (Kūkai) rapporte de son voyage en Chine. C'est une déformation, probablement sanskrite, du nom de la dynastie chinoise des Qin. Mais il n'était que peu utilisé au Japon. L'initiative d'Arai Hakuseki

s'appuie à la fois sur ces sutras, dont il reprend les mêmes idéogrammes, et sur les entretiens approfondis qu'il mène au cours de l'année 1709 et au début de 1710 avec Giovanni Battista Sidotti (1667-1714). Car ce missionnaire catholique sicilien, arrêté après avoir essayé de s'introduire illégalement au Japon en 1708 et fait prisonnier (1708-1714), lui fait prendre conscience de la géographie du monde, et désacralise le sinocentrisme.

Arai montre à Battista une carte européenne, et lui demande de la commenter (DEBERGH 1983, WALRAVENS 1991 : 35). Il s'agit de la première édition de la mappemonde de Joan Blaeu, celle de 1648, qui a été réalisée juste après les décisifs traités de Westphalie (Münster, 1648), et qui est arrivée jusqu'au gouvernement japonais via Dejima et les Néerlandais³⁰¹. Il ne s'agit pas d'une production des Jansson ni des Hondius, les deux autres familles rivales de cartographes néerlandais, ou même des déjà plus anciens Mercator (dont le fond a d'ailleurs abouti chez les Hondius), car les Blaeu sont, concernant cette partie du monde et le Japon, en position scientifique dominante. Ils occupent en effet des postes importants dans la célèbre et puissante VOC, ce qui n'implique pas qu'ils tiennent à reproduire des informations sensibles ou utiles : du moins leur force de frappe commerciale et leur diffusion intellectuelle leur sont-elles assurées.

Arai se sert de cette carte et de ses commentaires, ainsi que de la mappemonde de Ricci, pour rédiger ses *Nouvelles de l'Occident* (*Seiyō kibun*, 1715), un ouvrage qui fixe pendant plusieurs décennies la métagéographie mondiale de l'élite japonaise. Certes, ni *Seiyō kibun* (1715), ni *Sairan igen* (1713), un autre livre d'Arai déjà signalé, ne sont publics, puisque la simple mention de l'Occident suffit à les mettre à l'index, mais « ils circulent secrètement et ils sont régulièrement recopiés par les lettrés de l'époque » (AYUSAWA 1964 : 285).

Symétriquement, les lettrés japonais promeuvent des appellations flatteuses pour désigner le Japon. L'expression de *zenkoku* qui, à l'origine, désigne l'ensemble des « pays » *kuni* (en général au nombre de soixante-six) qui organisent le territoire japonais sur le modèle chinois depuis le régime des Codes, est désormais équivalent à « territoire national » dans un sens dont on ne doit toutefois pas oublier l'anachronisme. En revanche, *bankoku* qui signifie mot à mot les « dix mille pays » désigne l'ensemble de tous

³⁰¹ *Nova Totius Terrarum Orbis Tabula*. Quatre éditions différentes (1648, 1655, 1665, 1678), onze exemplaires recensés dans le monde, dont deux au Musée national de Tōkyō (206 × 298 cm). Debergh 1983, fig. 1, Walravens 1991, fig. 3 : 36.

les pays de la terre. Il est notamment utilisé pour intituler les mappemondes.

Toyotomi Hideyoshi avait relancé l'expression de « pays des dieux » (*shinkoku*) promue au Moyen Âge par l'aristocrate Kitabatake Chikafusa (1293-1354). Alors que l'appellation de *Riben* (jap. *Nihon*) est régulièrement utilisée par les lettrés chinois sous les Qing pour nommer le Japon, les lettrés japonais (Hayashi Gahō, Yamaga Sokō...) usent de métonymies comme *Honchō* (« Cour principale » ou encore « Cour originelle », que l'on peut également traduire dans l'esprit par « (notre/le) Royaume ») afin de valoriser un caractère autocentré. Ce terme intitule l'une des cartes japonaises du Japon les plus fameuses de la période, celle d'Ishikawa Ryūsen : *Honchō zukan kōmoku* (*Aperçu cartographique du Royaume*, 1687).

Ishikawa Ryūsen ne déroge pas à l'appréciation dominante qui revalorise le Japon sur la carte du monde. Sa *Carte générale de tous les pays* (*Bankoku sōzaizu*, 1688 ou 1708) reprend ainsi le modèle riccien en dessinant un Japon en rouge qui se détache de l'ensemble (MIYOSHI 1999 : 48, KOBE SHIRITSU HAKUBUTSUKAN, 1994 : 20). Mais son tracé manque de rigueur. Quand on passe à l'échelle du Japon, par exemple dans *Honchō zukan kōmoku* (*Aperçu cartographique du Royaume*, 1687) et *Nihon kaisan chōriku-zu* (*Carte des mers, des montagnes, des marées et des terres du Japon*, 1689), il rompt avec le modèle des cartes antérieures – que ce soient les portulans inspirés par les Portugais, les cartes reprises des Hollandais ou des sino-jésuites – pour présenter un archipel japonais beaucoup plus ramassé³⁰². Il donne l'impression d'un retour au modèle Gyōgi, auquel il se réfère d'ailleurs.

Ishikawa, qui n'est pas un cartographe ni un géographe à la base puisque c'est à la fois un écrivain, proche de son contemporain Ihara Saikaku (1642-1693), et un peintre d'estampes, présente en fait un Japon chamarré, avec des indications économiques et quasi touristiques (les routes, les ports, les hauts lieux) (YONEMOTO 2003).

La nouvelle cartographie incarnée par Ishikawa Ryūsen ne passe pas inaperçue. Elle inspire probablement Adrien (Adriaan) Reland (1676-1718). Cet orientaliste hollandais n'est jamais allé au Japon, mais il en réalise une carte (1715) d'après une carte japonaise récupérée dans la bibliothèque de Benjamin Dutry, ancien directeur de la VOC (KISH 1947 : fig. 1, p. 102. WALTER 1993 : pl. 66, 67, 68,

³⁰² *Honchō zukan kōmoku*, Miyoshi et Onoda 2004 : 30-31, Cortazzi 1983 : pl. 44, p. 114-115, Namba *et al.* 1969 : 38-39, Kōbe shiritsu hakubutsukan, 1994 : pl. 26, p. 32. *Nihon kaizanchōriku zu*, Miyoshi et Onoda 2004 : 32-33. *Dai Nihon koku dai-ezu* (1712), Kōbe shiritsu hakubutsukan 1994 : pl. 27, p. 33.

69. CORTAZZI 1993 : pl. 77)³⁰³. Comme nous le disent le titre et une partie du colophon, il s'appuie sur des sources japonaises : *L'Empire du Japon, tiré des Cartes des Japonnois*, « cette Carte a été copiée exactement sur une pareille faite par les Japonnois c'est pourquoi on n'y a rien changé ». Les cartes de Reland sont abondamment copiées ou recopiées en Europe, avec quelques modifications³⁰⁴.

Le Bavaois Engelbert Kaempfer (1651-1716), qui s'est procuré les exemplaires d'Ishikawa Ryūsen lors de sa mission comme médecin à Nagasaki auprès de la VOC (1690-1692), en tire une carte. Celle-ci n'est publiée que plus tard en 1727, après sa mort, dans son *History of Japan* traduite en anglais par J.-G. Scheuchzer. Elle ressemble beaucoup à celle de Reland, ce qui crédite l'hypothèse d'une source commune.

Sur sa *Carte de l'Empire du Japon* (1735), Jacques-Nicolas Bellin (1703-1772) s'inspire de ces différents auteurs, de Reland (via Seutter et Tirion) et de Kaempfer-Scheuchzer, sans toutefois le dire à propos de ces derniers, ainsi que de sources diverses (russes, De Vries, De Angelis...). Il l'explique d'ailleurs dans la légende : « Dressée sur les auteurs Japonnois, sur les mémoires des Portugais et des Hollandais. Et en particulier sur ceux des RRPP de la Cie de Jésus ». Il abandonne ainsi le modèle cartographique jésuite historique du type Blancus-Moreira pour en adopter un nouveau, bien que d'origine protestante...

La mappemonde *Chikyūzu* (1792) de Shiba Kōkan (1747-1818) se fonde sur une carte d'Alexis-Hubert Jaillot (1639-1712), *Mappe-Monde Géohydrographique ou Description générale du Globe Terrestre et Aquatique en deux Plans-Hémisphères* (1691), qui est elle-même une révision de la *Mappemonde des Hémisphères orientaux et occidentaux* de Guillaume Sanson (fils du célèbre Nicolas Sanson) (NAMBA 1969 : 18-19, KOBE SHIRITSU HAKUBUTSUKAN, 1994 : 22-23). Les deux sont éditées à Amsterdam chez Pierre Mortier ce qui explique l'arrivée finale à Dejima.

Conclusion

Loin de régresser au cours du repli des Tokugawa, la cartographie au Japon se développe grâce aux apports de la *rangaku*, aux connaissances venant de Chine (la cartographie sino-jésuite de

³⁰³ La carte est insérée dans *Recueil De Voyages Au Nord* [sic], ouvrage publié à Amsterdam en 1715 par Jean-Frédéric Bernard (1683-1744), savant français réfugié aux Pays-Bas. BNF : 7613, GeDD 2987 (7437).

³⁰⁴ Mattheus Seutter, 1720, 1737 ; Henri Abraham Châtelain 1719 ; Jonas Korte 1729 ; Isaak Tirion 1728, 1740.

Ricci et de ses successeurs) et aux propres façonnements locaux (générations de géographes, de dessinateurs...). Les connaissances des uns et des autres rétroagissent entre elles, copiant même les erreurs, ce que permettent les incertitudes scientifiques (sur la longitude par exemple, l'absence de la triangulation avant les travaux d'Inō Tadataka...).

S'adressant d'abord à l'élite lettrée et politique, surtout à une échelle géopolitique macro, cette cartographie vise également un public bourgeois sinon populaire qui a besoin de son support pour ses déplacements à l'intérieur de l'archipel japonais (pèlerinages, affaires...), besoin qui se situe donc à l'échelle méso ou micro et qui mobilise un imaginaire d'îles mystérieuses. Le Japon est figuré au centre du Monde, ce qui lui permet de se sortir métagéographiquement de la logique sino-centrique tout en adoptant un néo-confucianisme qui laissera la voie au nativisme puis au nationalisme.

La Révolution de Meiji (1868) n'introduira pas vraiment une révolution conceptuelle ou technique au sein d'une cartographie japonaise qui aura déjà assimilé les nouveautés dans ce domaine au cours des sept décennies antérieures, tout en proposant d'audacieuses innovations (vue semi-aérienne, quasi-anamorphose, etc.). À la fois représentations du monde, outils métagéographiques permettant de (re-) positionner le Japon au sein du Monde – singulièrement face à la Chine et face à l'Occident –, mais aussi figures artistiques (paravents *namban*, décoration d'assiettes...), les cartes des XVII^e et XVIII^e siècles représentent un bel exemple d'hybridation des savoirs, des techniques et des iconographies.

Bibliographie

ACKROYD, Joyce. « Correspondance. » *Monumenta nipponica*, 40-1, 1985 : 97-106.

AKIOKA, Takejirō. *Nihon chizu shi* [Histoire des cartes du Japon]. Tōkyō, Kawade shobō, 1955.

AKIZUKI, Toshiyuki. *Nihon hokuhen no kentō to chizu no rekishi* [Une histoire de l'exploration et de la cartographie de la bordure septentrionale du Japon]. Sapporo, Hokkaidō daigaku tosho kankōkai, 1999.

AYUSAWA, Shintarō. « Geography and Japanese knowledge of world geography. » *Monumenta nipponica*, 1964, 19, 3-4 : 275-294.

BADDELEY, John F. « Father Matteo Ricci's Chinese world-maps. » *Geographical Journal*, 50, 1917 : 254-270.

BERNARD, Henri. « Traductions chinoises d'ouvrages européens au Japon durant la période de fermeture. » *Monumenta nipponica*, 1940, 3-1 : 40-60.

BERRY, Mary Elizabeth. « Was Early Modern Japan culturally integrated? », *Modern Asian Studies*, 1997, 31-3 : 47-581. « Cartography and the taxonomic imagination. » *Ibid.* : 571-575.

DEBERGH, Minako. « A comparative study of two dutch maps, preserved in the Tōkyō National Museum, Joan Blaeu's wall map of the world in two hemispheres, 1648 and its revision ca. 1678 by N. Visscher. » *Imago Mundi*, 35, 1983 : 20-36.

HAROOTUNIAN, Harry. « The function of China in Tokugawa thought. » *The Chinese and the Japanese, essays in political and cultural interactions*, sous la direction d'Akira IRIYE. Princeton, Princeton University Press, 1980 : 9-36.

HUMBERTCLAUDE, Pierre. « À propos de la Mappemonde du P. Ricci. » *Monumenta nipponica*, 3-2, 1940 : 643-647.

KISH, George. « The cartography of Japan during the middle Tokugawa era: a study in cross-cultural influences. » *Annals of the Association of American Geographers*, XXXVII-2, 1947 : 101-119.

KISH, George. « Some aspects of the missionary cartography of Japan during the sixteenth century. » *Imago Mundi*, VI, 1949 : 39-47.

KITAGAWA, Kay. « The map of Hokkaidō of G. de Angelis, ca 1621. » *Imago Mundi*, VII, 1950 : 110-114.

KŌBE SHIRITSU HAKUBUTSUKAN. *Kochizu serekushon* [Sélection de cartes anciennes], 1994.

KOUAME, Nathalie. « Quatre règles à suivre pour bien comprendre le "siècle chrétien" du Japon. » *Histoire & missions chrétiennes*, 11, 2009 : 9-38.

KOUAME, Nathalie. *Le Christianisme à l'épreuve du Japon médiéval, ou les vicissitudes de la première mondialisation (1549-1569)*. Paris, Karthala, 2016.

MARANDJIAN, Karine. « Some aspects of the Tokugawa Outer World view. » In *War, Revolution and Japan*, sous la direction d'Ian NEARY. Kent, Japan Library, 1993 : 10-19.

MIYOSHI, Tadayoshi (sous la direction de). *Sekai kochizu korekushon* [Collection de cartes anciennes du monde]. Tōkyō, Kawade shobō, 1999.

MIYOSHI, Tadayoshi ; ONODA, Kazuyuki. *Nihon kochizu korekushon* [Collection de cartes anciennes du Japon]. Tōkyō, Kawade shobō, 2004.

MIZUNO, Norihito. « China in Tokugawa foreign relations: the Tokugawa Bakufu's perception of and attitudes toward Ming-Qing China. » *Japan and its East Asia neighbors, Japan's perception of China and Korea and the making of foreign policy from the Seventeenth to the Nineteenth century*, Ohio State University, Ph.D. dissertation, chap. 3, 2003 : 108-144.

MOLLAT DU JOURDIN, Michel ; LA RONCIERE, Monique de. *Les Portulans, cartes marines du XIII^e au XVII^e siècle*. Fribourg, Office du livre, 1984.

MUROGA, Nobuo. *Kochizushō, Nihon no chizu no ayumi* [Aperçu de cartes anciennes, le progrès cartographique du Japon]. Tōkyō, Tōkyō daigaku shuppankai, 1983.

MUROGA, Nobuo ; UNNO, Kazutaka. « The Buddhist world map in Japan and its contact with European maps. » *Imago Mundi*, XVI, 1962 : 49-69.

NAKAI, Kate Wildman. « The naturalization of confucianism in Tokugawa Japan : the problem of sinocentrism. » *Harvard Journal of Asiatic Studies*, 40-1, 1980 : 157-199.

NAKAI, Kate Wildman. *Shogunal politics: Arai Hakuseki and the premises of Tokugawa rule*. Cambridge, Harvard University Press, 1988.

NAKAMURA, Hiroshi. « The Japanese portolanos of Portuguese origin of the XVIth and XVIIth centuries. » *Imago Mundi*, XVIII, 1964 : 24-44.

NAMBA, Matsutarō ; MUROGA, Nobuo ; UNNO, Kazutaka. *Nihon no kochizu* [Les Cartes anciennes du Japon]. Ōsaka, Sōgensha, 1969.

ODA, Takeo. *Chizu no rekishi* [Histoire des cartes]. Tōkyō, Kōdansha, 1973.

ODA, Takeo. *Kochizu no hakutsu-shi* [Encyclopédie des cartes anciennes]. Tōkyō, Kokon shoin, 1998.

PROUST, Jacques. *L'Europe au prisme du Japon, XVI^e-XVIII^e siècle, entre humanisme, Contre-Réforme et Lumières*. Paris, Albin Michel, 1997.

SAKANISHI, Shio. « Prohibition of import of certain Chinese books and the policy of the Edo government. » *Journal of the American Oriental Society*, 1937, 57-3 : 290-303.

TORII, Yumiko. « Kinsei Nihon no Ajia ninshiki » [Perceptions de l'Asie dans le Japon moderne]. *Ajia kara kangaeru*, vol. 5, Tōkyō, Tōkyō Daigaku shuppankai, 1993 : 219-252.

TUCKER, John Allen. « From nativism to numerology: Yamaga Sokō's final excursion into the metaphysics of change. » *Philosophy, East and West*, 2004, 54-2 : 194-217.

UENAKA, Shuzō. « Last testament in exile, Yamaga Sokō's Haisho zampitsu. » *Monumenta nipponica*, 1977, 32-2 : 125-152.

UNNO, Kazutaka. « Cartography in Japan. » *Cartography in the Traditional East and Southeast Asian Society*, sous la direction de D. WOODWARD et J. B. HARLEY. Chicago, The University of Chicago Press, 1994 : 346-477.

UNNO, Kazutaka. *Chizu ni miru Nihon, Wakoku, Zipangu, Dainippon* [Le Japon vu des cartes, Le Pays des Wa, Zipangu, le Grand Nippon]. Tōkyō, Taishūkan shoten, 1999.

WALLIS, Helen. « The influence of Father Ricci on Far Eastern cartography. » *Imago mundi*, XIX, 1965 : 38-45.

WALRAVENS, Hartmut. « Father Verbiest's Chinese world map (1674). » *Imago Mundi*, 43, 1991 : 31-47.

WALTER, Lutz (sous la direction de). *Japan, a Cartographic Vision: European printed maps from the early 16th to the 19th centuries*. Munich et New York, Prestel Verlag, 1993.

WATERHOUSE, David. « Leonardo or Proteus? The art and character of Shiba Kōkan. » *Monumenta nipponica*, 31-2 : 189-198.

YONEMOTO, Marcia. *Mapping early modern Japan, space, place and culture in the Tokugwa period (1603-1868)*. Berkeley, University of California Press, 2003.